Ami du Clergé du 14 janvier 1932

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour la Purification. — L'offrande de Jésus par Marie, 17.
Sur les Epîtres du dimanche. — X. *3e Dim. après l'Epiphanie :* La paix, 19. — XI. *Septuagésime :* Le service divin, 21. — XII. *Sexagésime :* Un exemple d'apologie, 23.
Carême sur la Prière. — I. Nature de la prière, 25. — II. Universalité de la prière, 27. — III. Le commandement de la prière, 30.
Aux Enfants de Marie. — LXXI. La mauvaise lecture, 31.

POUR LA PURIFICATION

L'OFFRANDE DE JÉSUS PAR MARIE

Mes frères,

Un homme et une jeune mère portant son enfant enveloppé de langes, se dirigent vers le Temple de Jérusalem. Sans s'arrêter, ils traversent le premier parvis, celui des étrangers. Puis, par la cour des femmes et celle d'Israël, ils se présentent au prêtre de semaine, qui attend à l'entrée de la Maison de Dieu, dans le parvis réservé au sacerdoce. Suivant les rites d'usage, le ministre du saint lieu prie sur la mère et l'enfant qui se tiennent devant lui. Les prières terminées, la jeune femme lui offre les cinq sicles et le couple de tourterelles qui sont l'offrande des pauvres pour pareille cérémonie, et chacun se retire.

Nombre de spectateurs de la scène qui venait de se dérouler sous leurs yeux n'y virent qu'un événement coutumier de la vie religieuse des bons Israélites : la purification légale d'une jeune mère et la présentation au Temple de son nouveau-né.

Mais à côté de ceux-là, Dieu s'était choisi deux âmes privilégiées. Il leur donna d'entrevoir la réalité mystérieuse qui s'accomplissait, en même temps qu'il leur inspira d'en rendre témoignage pour notre instruction.

Comme la Vierge Mère traversait la cour d'Israël, un vieillard nommé Siméon s'approcha d'elle. Dans tout Jérusalem, on le tenait pour un homme juste et craignant Dieu ; et il l'était véritablement. A cause de sa foi dans le Messie promis, qu'il attendait et qu'il appelait de tous ses désirs, Dieu lui avait révélé qu'il ne mourrait point avant d'avoir vu le Désiré des Nations. Avec une familiarité touchante de vieillard, il prit dans ses bras le petit enfant, et il s'écria dans les transports de son âme : « Maintenant je puis mourir, car mes yeux ont vu le Sauveur. *Viderunt oculi mei salutare tuum.* » (Luc, II, 29-30). Et se tournant vers la jeune mère, étonnée de voir que cet homme connût son secret, il lui dit, avec toute la compassion de l'homme qui approche de la tombe et qui a beaucoup souffert : « Votre cœur sera transpercé d'un glaive. *Et tuam ipsius animam pertransibit gladius.* » (Luc, II, 35).

Dans la cour voisine, voici qu'un nouveau témoignage retentit. C'est une femme nommée Anne, elle aussi très avancée en âge et très sainte, qui parle du Sauveur à ceux de Jérusalem qui attendaient la rédemption.

Après ces témoignages éclatants dont Dieu entoure la Présentation de Jésus au Temple, afin de nous en révéler le sens profond, comprenons quelle place il nous faut donner à ce mystère parmi ceux de notre salut.

Les deux vieillards de l'Evangile disent assez haut la signification de cet événement dans la vie rédemptrice de Jésus.

Au jour de l'Incarnation, le Verbe de Dieu consacre son humanité de l'onction sacerdotale et prend l'état de victime. Il entre dans le monde pour monter ensuite à l'autel du Calvaire, comme prêtre et comme hostie. C'est l'*Introibo* de la première messe de la terre.

Ici, c'est l'offertoire public, officiel, solennel du même sacrifice, avant la consommation définitive sur la croix. Et comme l'offertoire du sacrifice de nos autels fait partie de la sainte messe, ainsi la Présentation de Jésus au Temple appartient au sacrifice du Calvaire.

Toujours pour provoquer en nous une plus solide dévotion à la T. S. Vierge, pour mieux nous instruire des droits véritables qu'elle a sur nous, pour la faire régner sur nos cœurs, il sera bon de lui demander de nous éclairer sur la part qu'elle a prise à ce mystère du Rédempteur, de nous faire comprendre comment elle fut là, aux côtés du Sauveur, prêtre et victime, et par conséquent notre « Corédemptrice. »

I

Chez les Juifs, la cérémonie de la Présentation au Temple avait été prescrite par Dieu en signe de reconnaissance pour la sortie d'Egypte. Jéhovah avait délivré son peuple de la captivité en faisant exterminer par son ange tous les aînés de leurs ennemis et en épargnant tous les aînés d'Israël. Dès lors, les premiers-nés des familles israélites lui appartenaient de façon spéciale, et pour perpétuelle mémoire de cette appartenance, ils devaient être rachetés dans le Temple, par l'offrande d'un agneau ou, pour les indigents, d'une paire de tourterelles.

Mais à l'égard de Jésus-Christ, cette cérémonie religieuse prend une signification différente et beaucoup plus profonde. C'est un acte de la mission du Rédempteur.

En effet, si la loi portait que tous les premiers-nés d'Israël seraient offerts à Dieu, elle renfermait une clause qui en excluait formellement Jésus. Dans ses termes mêmes, elle n'atteignait que les enfants nés de père et de mère à la façon ordinaire.

Or Jésus n'est pas le fruit de la terre. Il a été conçu miraculeusement dans le sein d'une Vierge par l'opération toute-puissante du Saint-Esprit. Il

est le fruit de Dieu. Il n'est donc pas soumis à la loi commune.

S'il vient au Temple, c'est dans un autre but. C'est pour donner acte à Dieu son Père qu'il accepte sa vocation de Rédempteur ; c'est pour s'y présenter publiquement en qualité de prêtre et de victime de la nouvelle alliance ; c'est pour s'offrir dès le matin de sa vie comme la rançon du genre humain.

Sans doute, dès son entrée en ce monde, par son Incarnation même, il disait à Dieu, comme nous l'enseigne S. Paul : « Vous n'avez pas voulu de l'immolation ni de l'offrande ; mais vous m'avez façonné un corps... Alors, j'ai dit : Voici que je viens, comme il est écrit de moi en tête du Livre, pour faire, ô Dieu, votre volonté. » (Hébr., x, 7). Cela est vrai : *a partu virgineo effectus hostia*, ainsi que l'a écrit justement Tertullien, depuis son enfantement par la Vierge, c'est le sacrifice.

Pourtant il fallait que cette oblation, faite dans le secret de son cœur par le Verbe incarné, devînt publique, officielle, solennelle. Et voilà ce qui s'accomplit ici. A partir de la Présentation de Jésus, la victime expiatrice du monde est officiellement sur l'autel. Jésus vient d'offrir son sacrifice du matin, comme s'expriment de pieux auteurs. Dieu lui-même se charge de nous faire entendre cette haute portée de la Présentation de Jésus par la voix de Siméon et d'Anne la prophétesse, qui tous deux le proclament déjà publiquement Sauveur et Rédempteur.

Mais dans ce sacrifice du matin, quel est donc le prêtre sacrificateur ? Intérieurement, Jésus lui-même ; mais intérieurement et extérieurement la T. S. Vierge Marie, unie ainsi étroitement à lui dans cet acte si important de la Rédemption.

Car enfin, ce tout petit lui appartient ; elle a des droits sur lui ; il est son bien, sa propriété, son fils, d'autant plus son bien, sa propriété, son fils, que c'est de sa seule substance à elle, sans le concours d'un père terrestre, que cette chair, unie personnellement à la divinité, a été formée, et cela grâce à ses mérites et grâce à son consentement. En abaissant son regard maternel sur lui, elle peut dire en toute vérité, comme le Père qui est dans les cieux et seule avec lui : « *Hic est filius meus dilectus*, celui-ci est mon Fils bien-aimé. » (Math., III, 17). Et il ne se peut pas que cet enfant qui est son bien, devienne notre bien à nous, notre rançon et notre victime, sans qu'elle le donne, sans qu'elle l'offre, sans qu'elle le sacrifie volontairement et librement pour nous.

Ainsi, à elle comme à lui, nous sommes redevables de cette oblation. Le divin Enfant se présente lui-même et de lui-même à la divine Majesté pour être la victime de propitiation pour les péchés du monde. Mais, en même temps, il est présenté par sa mère, comme le bien qui est à elle, donné par elle et mis à la disposition de la divine justice pour le salut et la rédemption des hommes.

D'ailleurs, pour nous en convaincre, il n'est besoin que de réfléchir un peu sur cette scène évangélique, que nous relisons souvent trop distraitement, comme les autres. Alors que la loi de la présentation n'oblige pas Jésus et que la Vierge le sait, qui donc prend l'initiative de le conduire à Jérusalem ? Qui donc en accomplit toutes les démarches ? Qui donc s'entend dire par Siméon que le sacrifice est accepté et que son enfant sera un signe de contradiction et de salut ? C'est Marie. Jésus n'a que quarante jours ; il ne parle pas encore ; il n'a pas fait ses premiers pas. Il est le tout petit enfant qui se laisse faire par sa mère. Et sa mère remplit ici des fonctions en quelque sorte sacerdotales en offrant au Père l'Agneau sans tache qui sera immolé sur le Calvaire.

II

Associée à Jésus dans son sacrifice du matin, la Vierge nous apparaît aussi victime avec lui. Comme s'exprime Bossuet [1], elle semble être déjà sous le couteau du sacrificateur. Ainsi se complète son rôle de corédemptrice du monde.

Nous considérons comme un bienfait de la Providence ce voile qui dérobe notre avenir à nos yeux. Tant de peines, de souffrances, de traverses de toute sorte agitent et remplissent notre pauvre existence humaine, que notre faiblesse se refuserait à recommencer sa vie, qu'elle comprend qu'elle eût été écrasée d'avance si elle avait tout su et qu'elle préfère encore tout ignorer de ce que lui réserve le rude combat de la vie, afin qu'un peu d'illusion du moins berce et trompe son inquiétude.

Dieu avait révélé au Bienh. Suso que de grandes souffrances l'attendaient. « Montre-les moi, au moins, ces souffrances ! » s'était écrié le moine. Et le Seigneur lui avait répondu : « Non, il vaut mieux que tu les ignores, afin de ne pas désespérer [2]. »

Et, à une époque où son histoire est si connue, comment ne pas se rappeler cette délicatesse du petit Guy de Fontgalland ? Quand, à l'âge de onze ans, il tomba malade, il dit à sa mère : « Maman, ma petite maman chérie, viens dans mes bras, que je t'y serre bien fort, car il faut que je te dise un secret, un secret qui va te faire pleurer. Je vais mourir... la Sainte Vierge viendra me prendre. A sept ans, quand j'ai fait ma première communion, le petit Jésus m'a dit qu'il me prendrait, que je mourrais jeune. Il ne m'a pas demandé mon avis ; il m'a dit comme cela : « Mon petit Guy, je te prendrai ; tu mourras jeune ! » — Pourquoi je ne t'ai pas dit cela plus tôt ? Mais parce que çà t'aurait fait souffrir, que tu te serais tourmentée... [3]. »

Ce supplice que Guy voulait épargner à sa mère, Marie l'éprouve dans toute son acuité. Depuis l'Annonciation, elle connaît l'avenir de cet enfant qu'elle a porté dans son sein, nourri de son lait, pressé dans ses bras, et avec l'avenir de son enfant, son avenir à elle. Car, ô mères de famille et nous tous, ô hommes qui avons été bercés par

[1] Premier sermon pour la Purification.
[2] *Vie du Bienh. Suso*, par R. Zeller, p. 136. (Librairie de l'*Art catholique*).
[3] *Vie*, p. 58 et 59 (Paris, *Bonne Presse*).

cette douceur incompréhensible qu'est la tendresse maternelle, nous savons bien que la mère et l'enfant ne font qu'un cœur et qu'une âme. Elle le connaît, parce que ce mot de « Sauveur » prononcé par l'Archange a évoqué dans son esprit, instruit des Ecritures et illuminé par Dieu. la Passion du Messie prédite par les Prophètes. Pourtant, jusqu'ici aucune révélation extérieure n'est venue renforcer ce douloureux pressentiment maternel.

Mais voici qu'en ce jour le saint vieillard Siméon, très certainement inspiré de Dieu puisqu'il salue dans l'enfant de Marie le Messie annoncé, après avoir chanté son *Nunc dimittis* reconnaissant, s'adresse à la Mère de Jésus et lui dit : « Cet enfant est établi pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs en Israël ; il doit être un signe de contradiction et votre âme à vous sera traversée d'un glaive, afin que soient manifestées les pensées de beaucoup de cœurs. » (Luc, II, 34-35).

« Prédire à une jeune mère, et dans les jours mêmes de ses premières joies, que le fils qu'elle tient dans ses bras sera un jour pour elle l'occasion d'une douleur aiguë et pénétrante comme un glaive qui s'enfoncerait dans l'âme, qu'est-ce autre chose que d'empoisonner sa vie et flétrir à l'avance tout son bonheur ? Comment le regardera-t-elle désormais, cet enfant, sans penser aux tortures qui l'attendent ? Comment livrera-t-elle son cœur à l'allégresse et à l'espérance des mères, sans le blesser à la pointe de ce glaive toujours prêt à le recevoir ? » [1]

Nous avons vu de ces pieuses images qui représentent la Sainte Famille dans l'atelier de Joseph, à Nazareth. Près de l'établi de son Père nourricier, l'Enfant Jésus, sans paraître se douter de l'effroi qu'il cause à ses parents, ajuste deux petites planches en forme de croix. Et Marie qui le regarde a laissé retomber sur ses genoux ses mains qui filaient la quenouille, tandis que des larmes voilent ses yeux.

Ne voyons pas là une pieuse imagination. C'est le symbole de la souffrance réelle de cette mère. Depuis l'Annonciation, depuis la Purification surtout, Marie ne peut regarder son Jésus sans penser douloureusement qu'il est promis à la Passion.

Et ne pensons pas, pour essayer d'atténuer l'intensité de cette souffrance, que la Vierge ignore du moins les détails du martyre de son Fils : la sueur de sang du Jardin des Oliviers, les lèvres de Judas collées sur son front où elle pose ses lèvres immaculées, la face charmante de son enfant souillée par les crachats de la soldatesque ; qu'elle ignore les blasphèmes de la foule, le reniement de Pierre, l'abandon de presque tous les amis de Jésus, car cette ignorance même, loin de diminuer, ne fait qu'accroître son tourment. Elle laisse le champ ouvert à toutes les craintes, à toutes les appréhensions, à toutes les anxiétés. Et ces mille supplices, entrevus les uns après les autres, retentissent si douloureusement au fond de son âme, qu'elle les endure tous à la fois. O incertitude des malheurs, tu es pareille à un glaive à plusieurs tranchants qui laboure de part en part le pauvre cœur humain, et quel calmant sur les blessures que tu fais, si nous pouvions savoir, à ces heures cruelles, même dans toute leur effrayante réalité, les maux qui vont fondre sur nous !

O Notre-Dame des Sept-Douleurs, c'est avec raison que la piété chrétienne voit dans cette prédiction de Siméon le premier des sept glaives plantés dans votre cœur. Il y a ouvert une blessure qui ne se refermera pas. Mais blessure bénie que nous vénérons comme nous adorons les plaies du divin Crucifié, parce que de ces plaies et de cette blessure ont jailli pour nous le sang et les larmes d'expiation qui nous ont rachetés.

Sainte victime, unie à la victime sacro-sainte de la Présentation, vous opérez avec elle, par vos inénarrables douleurs, le mystère de notre Rédemption.

* *

L'apôtre S. Jean, le chantre de l'amour de Dieu, a écrit : « Dieu a tant aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique. » (Jo., III, 6).

Ne pouvons-nous pas répéter ici de Marie ce mot de S. Jean : Marie a tant aimé le monde, qu'elle lui a donné son Fils unique ? Sans doute cette donation ne sera définitivement acceptée que sur le Calvaire. Mais dans sa pensée et dans ses intentions, Marie a déjà fait son sacrifice, et pour elle, la Vierge fidèle, celle qui n'a jamais repris sa parole, il est bien irrévocable, l'abandon qu'elle consent aujourd'hui à la destinée rédemptrice de son Enfant.

Et voilà pourquoi, dans l'histoire de Marie, il faut ranger la Présentation de Jésus au Temple dans la ligne des grands mystères, entre l'Annonciation et sa présence au Calvaire, dont elle assure la continuité.

SUR LES EPITRES DU DIMANCHE

X

3e Dimanche après l'Epiphanie

LA PAIX

« Mes frères, ne soyez point sages à vos propres yeux. » Voulez-vous accepter de sonder la profondeur de ce conseil inspiré ?

I

La tendance naturelle de tout homme, c'est de se croire, sinon parfait, au moins très supérieur à son entourage. Il arrive quelquefois, et même assez souvent, que des réalités humiliantes lui démontrent la fragilité de son caractère, lui dévoilent les faiblesses morales dont il est capable. Mais, même ainsi déchu, l'homme se réfugie dans l'orgueilleuse pensée de sa prééminence intellectuelle. Un sot qui se reconnaîtrait comme tel ne

[1] *Vie de la Sainte Vierge*, par René de la Broise, collection « *Les Saints*, » p. 111 et 112.

serait pas loin d'être un sage remarquable. Mais ne faut-il pas reconnaître que plus un individu est dépourvu d'esprit, plus il se considère comme intelligent ?

C'est contre cette aberration que l'Apôtre nous met en garde, et avec raison certes, car de cette fatuité malsaine surgissent des multitudes de querelles qui troublent l'harmonie du monde. Le Christ était venu nous offrir la paix. Mais parce que nous sommes secrètement convaincus que nous valons mieux que nos frères, nous repoussons cette paix qui nous amènerait à leur faire des concessions, à trouver juste leur manière de voir, à les reconnaître comme des égaux. Les familiers des Palais de Justice savent bien qu'une bonne part des litiges sont motivés beaucoup moins par un intérêt matériel que par le vaniteux entêtement des plaideurs qui s'obstinent à ne pas concéder que la partie adverse pourrait, par hasard, avoir raison.

Un aussi lamentable état d'esprit produit tous les conflits et toutes les haines. La jalousie divise les frères entre eux et ruine les familles désunies où personne ne veut s'incliner devant le chef de la maison. L'esprit de parti déchire les cités où chaque faction croit seule détenir les secrets du bon gouvernement et n'a pas assez de mépris pour accabler ses rivales. Les divisions intestines engendrent les guerres civiles où tant d'États ont déjà sombré, où bien d'autres, sans doute, sont appelés à périr. Enfin n'est-ce pas l'orgueil de race, autant que les nécessités économiques ou politiques, qui poussent les nations exaspérées à se ruer les unes sur les autres, pour ces massacres effrayants qui deviennent de plus en plus atroces à mesure que les luttes sont plus modernes ?

Sans doute, on ne peut pas rêver d'une humanité parfaite et le monde n'ira jamais aussi bien que l'irréelle Salente de Fénelon. Mais la plupart des querelles, des procès, des batailles, pourraient être évités. Et cela par un procédé bien simple : par la pratique de l'humilité. Si chacun, du simple particulier au chef d'État, était moins infatué de sa propre sagesse, moins ébloui de ses fausses lumières, il écouterait avec plus de déférence les conseils judicieux et autorisés. Peu à peu la voix de la prudence arriverait à se faire entendre et ses avis arrêteraient les résolutions téméraires, les entreprises de la haine. Mais allez donc vous faire écouter de quelqu'un qui est foncièrement persuadé qu'il a le monopole de la science et du jugement ! Autant vaudrait parler à un sourd, et il est bien vraiment sourd — et aveugle par surcroît — ce malheureux que domine l'esprit d'orgueil. Tant il est vrai que, dès cette terre, on ne peut s'éloigner de la vertu chrétienne sans s'exposer aux pires désastres. Le secret de la paix heureuse se trouve dans l'humilité, qui nous incline à la douceur et nous est un gage de paix. Demandons au Seigneur de former en nous une âme pacifique, qui ne s'irrite pas sans cause majeure et qui nous permette de passer une existence calme et recueillie.

II

Vous me direz sans doute que, s'il faut être au moins deux pour vivre en paix, il suffit d'un seul pour déchaîner la guerre. Quelle devra être l'attitude du chrétien injustement, odieusement attaqué ?

La réponse est variable suivant les cas divers qui se présentent. Si vous êtes légèrement lésé dans votre amour-propre ou dans vos biens, mais d'une façon pourtant assez anodine pour ne compromettre ni votre honneur ni votre situation de fortune, la simple sagesse humaine ne vous conseillera-t-elle pas de fermer les yeux afin d'éviter bien des soucis, bien des démarches qui ne trouveraient guère leurs rémunérations dans les satisfactions judiciaires qui vous seraient peut-être accordées ? Votre foi vous inspirera une attitude plus noble : elle vous rappellera que le Christ a dit : « Si quelqu'un vous dépouille de votre manteau, donnez-lui en outre votre tunique... Si vous recevez un soufflet sur la joue droite, tendez la joue gauche. » Et le Christ ne s'est point borné à donner des avis : il a prêché d'exemple, il a payé de sa personne en acceptant tous les outrages, en pardonnant à ses bourreaux. Quel est le disciple de Jésus qui refuserait de suivre son Maître ?

Ainsi, grâce à la mansuétude catholique, la paix sera souvent maintenue malgré le mauvais vouloir des chercheurs de disputes, bien des troubles seront évités qui, légers au début, s'aggravent parfois jusqu'à aboutir à de terribles conflits.

Hâtons-nous de reconnaître que ce n'est pas toujours possible. Il se peut que la malignité d'un adversaire vous contraigne malgré vous à la lutte. Il peut arriver aussi que le préjudice porté à votre réputation ou à vos propriétés soit tellement grave que vous ne puissiez y souscrire. « *Curam habe de bono nomine,* » a dit la Sainte Écriture (Eccli., XLI, 15). Et l'on admet sans difficulté qu'un père de famille serait coupable de laisser usurper par un étranger le patrimoine qui doit revenir à ses enfants. Mais Notre-Seigneur, qui attend de nous des sacrifices, n'exige jamais des choses qui dépassent les forces humaines. L'épître de ce jour apporte, à ce sujet, une précision qui servira à établir notre ligne de conduite : « S'il est possible, autant qu'il dépend de vous, soyez en paix avec tous. » S'il est possible, autant qu'il dépend de vous : pesez bien ces expressions. Dieu admet donc des hypothèses où, en dépit de nos intentions conciliantes, le maintien de la paix deviendra irréalisable. La lutte devra donc s'engager, mais ce sera sous l'unique responsabilité de notre ennemi. Nous nous trouverons dans le cas de la légitime défense. Et, tout en repoussant les attaques, nous nous efforcerons de bannir toute pensée de haine, de garder en nous le désir, l'amour de la paix.

Enfin il est des situations où le combat n'est pas seulement un droit, mais un devoir. Lorsque ce qui est attaqué ne nous appartient pas, soit qu'il s'agisse d'un bien commis à notre garde, soit sur-

tout qu'il s'agisse des grands principes du droit, du bien public, de la religion, refuser de se porter au secours des choses sacrées que l'on attaque ne serait plus de la douceur. Cela mériterait plutôt de s'appeler lâcheté ou désertion. Pour le Christ ou pour la patrie, pour le salut de nos frères ou notre propre éternité, nous sommes parfois contraints de faire acte de courage : tant pis pour les criminels agresseurs !

Même alors nous conserverons l'esprit de charité chrétienne. Tout en poursuivant extérieurement les hostilités que nous n'avons point cherchées, nous conserverons des sentiments pacifiques ; nous prierons Dieu que sa miséricorde abrège le cours de l'épreuve ; nous limiterons strictement nos actes de lutte à ce qui est nécessaire pour assurer le succès d'une grande cause. Dès que les circonstances le permettront, nous tendrons charitablement notre main à l'ennemi, pour une réconciliation loyale, sans nous enorgueillir vainement de nos victoires. La paix, alors, triomphera avec nous.

III

De ce que le Seigneur nous demande de renoncer à bien des choses pour l'amour de la paix, faut-il conclure qu'il a voulu favoriser les fauteurs de désordre et les couvrir de sa protection en les mettant à l'abri de nos coups ? Nullement. Dieu, qui est charité, est aussi justice. Et l'on ne saurait trouver de charité vraie là où la justice est violée. Dieu ne peut pas bénir le mal.

Aussi bien, tout ce qu'il veut obtenir de ses fidèles, c'est que ces derniers s'en remettent à lui du soin de rétablir l'équilibre. « Car il est écrit : à moi la vengeance ; c'est moi qui la ferai, a dit le Seigneur. » Comme cela est infiniment plus sage ! Si nous tentons de nous faire justice à nous-mêmes, nous risquons fort de nous laisser entraîner par notre amour-propre ou notre cupidité, de dépasser la mesure normale et de léser autrui, à notre tour, en exigeant de lui plus de réparations qu'il n'est tenu d'en fournir. Inconsciemment, je le veux bien. Mais le résultat sera toujours le même. C'est d'ailleurs un principe de droit que nul ne peut être juge dans sa propre cause. Tandis que Dieu est à même, infiniment mieux que nous, d'établir la somme exacte des dommages causés et des responsabilités encourues. Il entre dans l'intime des consciences, domaine qui nous est interdit ; il saura par conséquent si la pensée de notre ennemi est une perfidie — comme nous sommes, de prime abord, portés à le croire — ou une simple erreur. Il a seul la pénétration nécessaire pour prononcer un arrêt équitable ; seul il a l'autorité et la puissance indispensables pour assurer l'exécution de sa volonté. Ce serait faire outrage à sa perfection que de ne pas nous confier à lui.

La justice de Dieu, dira-t-on, est bien lente. Sans doute, mais elle est infaillible et éternelle. Que le Tout-Puissant, dans sa miséricorde, tienne à laisser aux coupables le temps de revenir à eux, de se repentir et de réparer, qui donc oserait l'en blâmer ? Puisqu'il ne nous traite pas nous-mêmes avec toute la rigueur que nos fautes ont cent fois méritée, aurions-nous l'audace d'exiger qu'il soit plus sévère envers nos frères ? D'autre part, si les châtiments divins tardent souvent à se manifester, ils n'en sont que plus redoutables lorsqu'ils éclatent. Heureux encore, dans leur malheur, les pécheurs que l'indulgence divine frappe, dès ici-bas, dans leur santé, dans leurs affections, dans leur fierté, dans leur carrière. Ils ont la possibilité d'ouvrir les yeux et d'implorer le pardon de leurs égarements. Combien plus à plaindre sont les impies à qui tout réussit sur la terre, qui triomphent insolemment sur l'amoncellement de leurs proies et qui seront, à la mort, jetés aux pieds du terrible Juge, sans que rien leur ait permis d'adoucir la sentence qui les menace ! Les sanctions de l'au-delà, vous les connaissez bien : le purgatoire pour les manquements véniels ; l'enfer, l'enfer de feu, de torture, l'enfer éternel, pour les grands pécheurs. Ne doutons donc point des justices célestes. Dieu lui-même, qui se charge de récompenser les âmes droites, se charge aussi de venger ses martyrs et ses saints.

Que rien ne vienne donc agiter la sérénité chrétienne de notre âme. A l'exemple du Christ d'amour, soyons ici-bas les fervents de la douceur bénie, les apôtres de la bonne volonté. Conservons la paix en nous-mêmes par la pratique du devoir ; dévouons-nous à demeurer en paix avec nos frères, même au prix de certaines abnégations : c'est de la sorte que nous parviendrons enfin à mériter une place glorieuse dans le Royaume de la paix. Ainsi soit-il.

XI

Septuagésime

LE SERVICE DIVIN

Mes frères,

A lire l'épître d'aujourd'hui, on aurait presque envie de croire que l'on tient en main un très moderne journal de sport. La théorie de l'athlétisme, telle qu'on la pratique de nos jours, y est en effet nettement résumée. Mais croyez-vous que ce soit dans le but de former des équipiers de foot-ball que S. Paul a pris la peine de nous indiquer les conditions de l'entraînement et de la victoire ? L'exemple choisi par lui n'a que la valeur d'une comparaison. Et le stade qui le préoccupe, très supérieur à ceux de la Grèce ou de Rome, est celui du Paradis.

I

Il y a néanmoins beaucoup d'analogies entre la situation du chrétien qui veut gagner la couronne céleste et celle du lutteur qui aspire aux lauriers olympiques. L'un et l'autre doivent faire preuve d'une vigueur et d'une souplesse qui, physique chez celui-ci, est morale chez celui-là. Le sportif ne réussira à rien sans un entraînement méthodique et prolongé, de même que le chrétien aura besoin de recourir à des méthodes régulières et à une

discipline religieuse pour sanctifier son âme. On demande aux jeunes joueurs la loyauté, la franchise, la bonne humeur : ne sont-ce point là des vertus d'essence catholique ?

Le sport est un symbole de la guerre, à laquelle, d'ailleurs, il prépare ; et la vie d'une âme pieuse n'est, de son côté, qu'une longue préparation aux luttes contre les ennemis de sa vertu. L'Eglise ne se complaît-elle pas à se considérer comme une armée, à répéter les expressions militaires telle que « le casque de la foi, » par exemple ?

Enfin une dernière similitude existe : de même qu'un seul athlète ou une seule équipe atteint triomphalement le but, de même qu'une seule des armées en conflit remporte les palmes de la victoire, ainsi le seul fidèle qui aura persévéré jusqu'au bout aura gagné sa récompense. Dans l'arène, il y a beaucoup de concurrents et peu de champions, tout comme au ciel il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus.

Pour si inattendu que soit le parallèle, il se justifie nettement. Mais l'Apôtre ne veut pas se borner à un rapprochement simplement curieux : il entend en tirer des conclusions d'ordre pratique. Puisque le Seigneur l'a chargé de présider à la gymnastique sainte des âmes, puisqu'il doit entraîner vers le bien les hommes de volonté droite, il ne doit négliger aucun exemple, aucun moyen. Il prend ses modèles là où il les trouve. Seulement, en nous les faisant observer, il a soin de nous marquer comment nous devons transposer leurs attitudes. Les efforts qu'il loue chez les coureurs de la piste sont purement matériels et multipliés en vue d'une couronne périssable. Nous autres, fils de l'Esprit, nous sommes appelés à une compétition autrement noble : nous visons à obtenir le diadème du ciel.

Il faudra donc que nos efforts soient avant tout surnaturels, c'est-à-dire soutenus et idéalisés par la grâce de Dieu. Il faudra encore que notre énergie et notre désir de vaincre soient infiniment plus intenses. Ce que nous risquons, en effet, ce n'est pas un prix en gloire ou en argent : c'est la destinée éternelle de notre âme, qui sera heureuse ou malheureuse sans fin, suivant la façon dont nous aurons parcouru la carrière. Tout en utilisant les leçons que nous pouvons prendre chez les pauvres gens qui s'épuisent dans les luttes du monde, ne perdons jamais de vue que le combat pour le ciel et pour notre âme est infiniment plus important.

II

Il nous reste à nous demander quelles vertus nous pouvons acquérir par l'imitation des joueurs antiques ou des sportifs actuels. Ce que vous remarquez chez eux, c'est la santé, le bel équilibre de la vie, sans quoi ils seraient réduits à l'impuissance. Nous aussi, nous avons absolument besoin, pour atteindre le but, de veiller sans cesse à l'hygiène de notre esprit, de notre volonté, de notre cœur. Il nous faut dépister et guérir les maladies morales les plus insidieuses ; il faut fortifier celles de nos tendances qui s'atrophient, maintenir les autres dans de justes limites. Soigner son corps est déjà chose délicate ; combien il est plus difficile de maintenir son âme en bon état ! C'est pourtant indispensable si l'on veut donner son plein rendement dans les exercices que le Seigneur attend de nous et d'où dépend notre salut.

Après la santé, l'énergie. Le paradis n'appartient qu'aux forts : *Et violenti rapiunt illud.* (Math., XI, 12). Il est donc de toute importance d'acquérir assez de robustesse (si vous tolérez cette expression) pour repousser les assauts de l'enfer, les attaques du monde et pour réfréner ses propres instincts pervers. Mais l'énergie ne s'obtient que par un entraînement discipliné. Dans le langage chrétien, cela s'appelle la patience, la persévérance, la soumission, l'humilité. Former en nous ces habitudes saintes n'est pas une petite affaire : il y faut du temps et du bon vouloir. L'essentiel est de ne pas faiblir, ou, si on a fait une chute (comme à la suite d'un accident au cours d'une partie de rugby), de se relever aussitôt. Vous rappelez-vous le mot d'ordre qui avait été donné à la Nation pendant la dernière guerre : « Tenir » ? Nous n'avons qu'à en faire notre devise dans la conquête de l'immortalité.

Ce qui nous aidera, d'ailleurs, à la réaliser, ce sera la surnaturelle obéissance qui décuple notre valeur individuelle : *Vir obediens loquetur victoriam.* (Prov., XXI, 28). Le Seigneur nous a donné des chefs : prêtres, évêques, Souverain Pontife. Cherchons à bien comprendre leurs consignes afin de mieux les exécuter.

Pour parvenir au terme qui nous est proposé, plusieurs conditions s'imposent encore. Si dans une équipe sportive chacun ne songeait qu'à lui-même, la déroute se produirait bientôt ; aussi les dirigeants ne cessent-ils de prêcher la solidarité en vue de l'intérêt général. Chez nous, cette qualité, sanctifiée par l'amour de Jésus, s'appelle d'un nom céleste : c'est la charité, sans laquelle nous ne réussirons jamais à faire quelque chose de bien. Vous savez qu'à notre époque on tente d'élever le sport à la hauteur d'une chevalerie. Nos petits boys-scouts sont élevés dans la voie de l'honneur, de la loyauté, de la droiture. Qu'est-ce que tout cela, sinon la pratique des commandements religieux qui interdisent la fraude, le vol, la jalousie, le mensonge ? Il ne reste qu'à sanctifier ces observances par l'intention pieuse que nous saurons y mettre afin de les vivifier pour le ciel.

On pourrait prolonger longtemps encore cette énumération des qualités humaines qui sont encore plus indispensables au service de Dieu qu'à la défense de n'importe quelle autre cause. Mais nous en avons assez dit, sans doute, pour nous mettre à même de bien pénétrer le sens de la leçon que la liturgie de ce matin cherche à inculquer à chacun de nous. Il ne reste plus qu'à faire passer dans la pratique tout ce que nous venons d'apprendre. Et cela, nous y parviendrons, avec le secours du Père qui veille sur nous.

III

Un vieux proverbe, souvent vérifié, atteste que « les armes sont journalières. » Cela se voit même dans les batailles pour l'éternel bonheur. Et non seulement on doit s'attendre à des revers personnels toujours possibles ; mais, en outre, il importe de se souvenir que le même sort n'est pas réservé à tous les combattants d'une même troupe. Ce qui est un motif de gloire pour les uns, tourne parfois à la confusion des autres.

Pour nous prémunir contre ce malheur, méditons sur l'exemple que nous donne S. Paul : « Pour moi, dit-il, je cours, mais non au hasard ; je frappe, mais non pas comme si je battais l'air ; je châtie mon corps et le réduis en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres, je sois moi-même réprouvé. » On ne saurait mieux exprimer la nécessité de la prévoyance et de l'application, qui relèvent en elles-mêmes de l'ordre de notre nature, mais qui trouvent une utilisation spécialement importante lorsqu'il s'agit de notre salut. Le soin que nous apporterons à deviner les embuscades de l'ennemi, à ne pas nous laisser surprendre par nos propres révoltes intérieures, contribuera grandement à nous faire obtenir le résultat que nous cherchons.

L'Apôtre, pour nous prémunir davantage encore, nous cite le cas des Hébreux, que la bienveillance spéciale du Seigneur avait environnés d'une protection toute particulière. Dans le peuple choisi, les faveurs naturelles n'étaient pas l'apanage exclusif d'une caste. Le miracle de la Mer Rouge s'était produit au profit du peuple entier ; les prodiges de la nuée et de la manne se renouvelaient quotidiennement au bénéfice de toute la nation. Et la pierre sacrée d'où jaillissait cette source mystérieuse qui préfigurait le Messie, livrait à chaque bouche altérée l'eau sainte, annonciatrice de la grâce. Et cependant, en dépit de tant de merveilles qui eussent dû tenir leurs esprits en éveil et élever sans cesse leurs pensées vers Dieu, beaucoup d'Israélites furent infidèles. Dieu daignait bouleverser pour eux le cours normal des événements terrestres. Mais le peuple endurci ne songeait qu'aux jouissances immédiates et les châtiments eux-mêmes n'arrivaient pas à le subjuguer.

L'aveuglement des Juifs est resté célèbre : prenons garde, nous qui le condamnons, de ne pas nous laisser aller à l'imiter. N.-S. Jésus-Christ nous offre, à nous aussi, toutes les armes nécessaires au combat, tous les appuis qui nous permettront de surmonter les obstacles. Mais l'efficacité de ces secours dépend de l'usage que nous en ferons. Le Christ lui-même ne peut nous sauver ni sans nous, ni malgré nous, car ce serait porter atteinte à la liberté dont le ciel a fait notre suprême et inviolable privilège. C'est donc à chacun qu'il appartient d'examiner les ressources dont il dispose pour la bataille et la manière dont il doit en tirer parti.

Ne nous laissons pas illusionner sur notre valeur par le fait que nous avons déjà résisté à des tentations ou que nous nous sommes tirés à notre honneur de circonstances difficiles. Le péril demeurera jusqu'au dernier instant de notre existence. La vigilance est donc indispensable, aussi longtemps que nous resterons sur la terre, et jamais, sous aucun prétexte, elle ne devra se relâcher. C'est à ce prix, mais à ce prix seulement, que nous remporterons la victoire finale, celle qui fixera notre destin et nous vaudra, avec l'amour du Seigneur, les lauriers que rien ne saurait flétrir. Ainsi soit-il.

XII

Sexagésime

UN EXEMPLE D'APOLOGIE

Mes frères,

L'humilité est une vertu capitale. Mais faut-il encore qu'elle soit bien entendue. Sans doute, dans la plupart des cas, il convient de ne pas se louer soi-même, de ne pas faire étalage des avantages que l'on doit à la seule miséricorde de la Providence. Toutefois il est des circonstances exceptionnelles où l'on serait coupable de cacher les dons que Dieu a remis en nos mains, afin qu'ils servent à l'édification générale.

I

C'est ce qui arriva à S. Paul lorsque, dans la région de Corinthe, des docteurs judaïsants, de faux prophètes, des ambitieux qui aspiraient à prendre le gouvernement de l'Eglise, osèrent lancer contre lui de perfides insinuations. Pour l'honneur de son pontificat, pour le succès de son ministère, l'Apôtre devait réfuter ces calomniateurs. Sans violence, mais avec une indignation contenue, il se borne à exposer ce qu'il est et ce qu'il a fait grâce au secours divin. Tout cela simplement pour montrer qu'il est plus digne de croyance que ses adversaires et que c'est en lui que repose la vérité du Seigneur.

A cette éloquente apologie, nous gagnons quelque chose encore. Nous apprenons combien immenses étaient, à l'origine de l'Eglise, les fatigues, les déboires, les périls, les responsabilités du sacerdoce. Faut-il que les âmes aient une valeur inouïe pour que la Providence exige pour leur rachat tant d'épreuves !

Voyez plutôt Paul de Tarse, issu d'une noble famille hébraïque et qui eût pu couler ses jours dans une oisiveté dorée. Dès que le Christ l'a appelé parmi ses ministres, toute joie humaine est finie pour lui. Désormais errant, vagabond, il sera en butte aux tribulations de toute espèce. Souvent il verra de près la mort ; cinq fois il sera flagellé par les Juifs ; trois fois il sera battu de verges. Les courses apostoliques l'obligeront à traverser souvent la mer où, à trois reprises, il connaîtra les horreurs du naufrage. Tout se liguera contre lui : l'insécurité des fleuves, la rapacité des brigands, la haine des Israélites et des

païens unie à l'hypocrisie des faux frères. Dans les villes comme dans les déserts, les fatigues, la faim, la soif, la nudité, les veilles accableront son corps brisé.

Et ces tortures physiques ne seront encore que peu de chose auprès des souffrances morales qui pèsent sur le conducteur d'âmes. Celui-ci ne s'appartient plus : il a la charge de tous les fidèles, de toutes les associations commises à sa juridiction ; il souffre de chaque scandale ; il lutte avec les pécheurs pour les arracher à l'abîme, tandis qu'il encourage les justes afin de les maintenir dans l'amour de Dieu. Et tandis que son esprit, toujours en éveil, se prodigue pour les soins du troupeau, trop souvent la persécution brutale et insidieuse guette au dehors le missionnaire, comme il advint à S. Paul lui-même lorsque ses amis eurent tant de peine à le faire évader de Damas.

Telle est la part réservée à celui qui veut faire l'œuvre de Jésus en s'employant au salut de ses frères. Plus ou moins, chaque prêtre connaît des douleurs analogues, car si les époques modernes ont un peu varié la manière, elles gardent toujours, au fond, la même hostilité à l'égard de Dieu. Il faut d'ailleurs remarquer que plus un prêtre est saint et laborieux, plus nombreuses sont ses épreuves. Et c'est là qu'est le fondement de notre espérance. Les souffrances sont un don du ciel, destiné à nous faire acquérir les mérites nécessaires pour sauver les âmes et féconder notre labeur. Plus un prêtre sera humainement malheureux, plus il devra se réjouir, car cela signifie que le ciel lui accordera bientôt de riches moissons. Et plus les fidèles verront un prêtre haï, méconnu, calomnié, plus ils devront l'entourer de leur affectueux respect, car c'est la marque qu'il est l'ami du Seigneur.

II

Les ressources d'ordre naturel que Dieu met à notre disposition pour faciliter notre tâche sont donc, en général, crucifiantes pour la nature. Mais elles trouvent leur contre-partie dans les consolations surnaturelles, dans les grâces de choix que le Maître accorde à ceux qui le servent avec plus de zèle.

Ecoutez à ce sujet l'apôtre S. Paul. Après s'être glorifié saintement de tout ce qu'il a souffert pour Jésus, il indique comment le bon Pasteur a rémunéré sa constance par des visions et des révélations. Sans doute, sur ce point, il est moins explicite, car il sait bien que, suivant le mot de la Bible, « il est bon de garder le secret du roi. » (Tob., XII, 7). Mais il est des cas où le secret lui-même tombe devant des circonstances impérieuses. Timidement, comme s'il s'agissait d'un autre homme, Paul rappelle comment il fut ravi jusque dans le troisième ciel, où il lui fut donné d'entendre des choses que nul au monde ne saurait redire. Comment pourrions-nous imaginer ce que lui-même renonce à dépeindre ? Mais comment ne pas rester ébloui devant le privilège et l'honneur accordés à cet homme, enlevé jusqu'au Royaume de lumière et admis à pénétrer les secrets que le ciel cache, d'ordinaire, si soigneusement aux mortels ?

L'heureux Voyant comprend bien l'immensité de la faveur dont il fut l'objet. Après l'avoir signalée pour montrer à ses détracteurs que Dieu est vraiment avec lui, il cherche aussitôt, humblement, à rappeler que les dons divins sont purement gratuits ; il insiste sur ses infirmités, sur sa misère, afin de nous insinuer qu'il ne se considère nullement comme digne de ce qui lui a été accordé. « Pour moi, ajoute-t-il, je me glorifierais volontiers de mes faiblesses. » N'allons point nous y tromper : les faiblesses de S. Paul, par rapport aux nôtres, constituent un degré de courage chrétien dont les plus saints d'entre nous seraient bien heureux d'approcher. Mais l'Apôtre veut nous apprendre que, si dévoué que l'on puisse être, personne ne sera jamais capable de s'approcher par lui-même de Dieu.

Des extases comme celle dont nous parlons ne sont pas chose commune dans l'Eglise. Le Maître, en principe, tient à se cacher à nos regards, afin de sauvegarder le mérite de notre foi. Si, d'une façon habituelle, la vision de la Divinité se substituait ici-bas aux motifs de crédibilité que Dieu nous propose pour nous faire connaître son existence et sa présence, l'ordre du monde serait bouleversé, l'évidence prendrait la place de la croyance, la terre serait comme une sorte de paradis. Mais Dieu, Sagesse infinie, ne peut pas vouloir une telle confusion. S'il se laisse entrevoir à quelques justes, ce n'est qu'à titre extraordinaire et par quelqu'une de ces exceptions qui, loin de la détruire, confirment la règle habituelle. N'ayons donc pas la présomption d'espérer que nous serons admis à des visions semblables. Mais, tout de même, ne savons-nous pas, par nos expériences personnelles, que le bon Maître, sans se dévoiler à nous, aime à verser parfois, discrètement, dans nos cœurs des sentiments confus et très doux de paix surnaturelle, de pieux bonheur, de confiance sainte ? Récompense de nos actions généreuses, encouragement aux luttes de l'avenir. Lorsque ces grâces nous arrivent, rendons-en grâces, avec modestie, à Celui qui sans trêve veille sur nous et nous soutient.

III

Multiples sont les enseignements à tirer de cette magnifique apologie. Nous en citerons seulement quelques-uns, plus généraux, en vous laissant le soin, m. f., de dégager les autres, et surtout ceux qui conviennent plus spécialement à l'état actuel de votre âme.

Apprenons d'abord le respect que l'on doit aux envoyés du Seigneur. Ces hommes-là se sont voués, dès l'aurore de leur sacerdoce, à la peine et à l'humiliation, afin de nous faire du bien. Ils se sont longuement efforcés d'acquérir toutes les vertus qui multiplieraient les résultats de leur action. Et si même, par hasard, ils n'y étaient

point parvenus aussi pleinement que nous l'exigeons, avec une sévérité souvent outrée, il n'en reste pas moins qu'ils sont les représentants de Dieu, revêtus d'un caractère sacré devant lequel chacun doit s'incliner.

Apprenons encore, pour notre usage personnel, la valeur du sacrifice. Ce n'est qu'à force d'épreuves que nous arriverons à nous sanctifier et à sanctifier ceux qui nous entourent. De même que le Christ a subi le martyre sur la croix dans le but de nous rouvrir les cieux, ainsi tout chrétien doit s'attendre à être contredit, à être outragé, à être frappé moralement ou physiquement, s'il veut rester fidèle à son Maître.

Mais il ne suffit pas de porter sa croix d'une manière passive, lâchement résignée, comme un fardeau dont on n'ose pas se débarrasser. L'héroïsme se perfectionne et devient singulièrement plus facile lorsqu'il est basé sur la confiance. Et comment pourrions-nous manquer de confiance en Dieu ? Y a-t-il une de ses promesses qui, tôt ou tard, ne se soit vérifiée ? Donc, puisque le ciel nous annonce qu'il ne nous abandonnera pas comme de pauvres orphelins, comptons sur son aide et sur les compensations de l'au-delà.

Notre espoir sera, d'ailleurs, soutenu par notre patience et notre piété. Il faut savoir se dominer lorsqu'un accident malencontreux survient. Savoir souffrir est un art difficile qui exige une grande énergie naturelle et un profond esprit de foi. Nous obtiendrons de Dieu ces deux qualités en invoquant à maintes reprises, avec ferveur, avec amour, Celui de qui dérivent toute force et toute clarté.

C'est lui-même qui nous conduira dans les sentiers — âpres mais sûrs — de l'obéissance. Si nous voulons, en effet, que nos épreuves soient profitables à l'avancement de notre âme, il importe de les accueillir avec une parfaite soumission. Elles ont été prévues par l'Eternel et voulues par lui, parce qu'il les a jugées bonnes pour nous. Ce serait donc lui manquer — gravement parfois — que de les repousser comme mauvaises. Souffrons tant que Dieu le désire, souffrons comme Dieu le désire, afin que soit faite sa volonté.

Et sachons être joyeux dans la peine. Le Seigneur, même lorsqu'il nous afflige, n'a en vue que notre bien final. Réjouissons-nous de ce qui peut nous survenir de fâcheux. Plus nous aurons versé de larmes saintes ici-bas, plus là-haut seront multipliées les perles de notre couronne. La joie chrétienne assure la paix de la conscience ; elle stimule la ferveur ; elle rend simple et agréable même ce qui, au premier abord, semblait impossible à notre misère. Servons le Seigneur avec courage, aimons-le avec fidélité. Et lui-même se chargera de rémunérer, un jour, nos labeurs. Ainsi soit-il.

CARÊME SUR LA PRIÈRE

I

NATURE DE LA PRIÈRE

Mes frères,

Je voudrais traiter, dans les réunions de ce Carême, une question sur laquelle il me semble que beaucoup d'entre nous ne sont pas suffisamment éclairés ; je parle de la question de la *prière*.

Qu'est-ce que prier ? Nous ne le savons pas toujours exactement, bien que nous soyons habitués à faire les gestes et à prononcer les paroles de la prière.

Pourquoi prier ? Nous répondons : Parce que la prière est un besoin de notre âme, et c'est exact. Mais il y a d'autres raisons qui nous échappent et qu'il serait utile de connaître.

Cette ignorance, qui est regrettable, peut devenir désastreuse — j'exprime cette crainte surtout pour les jeunes — quand l'on nous oppose des objections que nous ne pouvons résoudre. Il s'élève alors dans notre esprit des doutes, notre cœur se refroidit, et la prière, cet élan pourtant si naturel de notre âme vers Dieu, s'arrête et expire sur nos lèvres. Malheur immense, car ne pas prier, c'est perdre le contact avec la source de la vie spirituelle ; c'est se vouer à l'abandon des forces intérieures sans lesquelles on ne se sauve pas ; c'est se priver des consolations dont notre misère douloureuse a besoin ; c'est s'exposer à être malheureux et à devenir coupable, donc à manquer son salut éternel.

Le sujet que je m'apprête à traiter est sérieux, comme vous le voyez.

Abordons aujourd'hui la première des questions que nous voulons éclaircir, celle qui se présente d'abord à la pensée quand on parle de la prière : Qu'est-ce que prier ? Nous verrons ensuite qu'il n'est pas pour l'homme d'acte plus grand, plus beau, plus doux.

Et puisque nous allons parler de la prière, commençons, m. f., par invoquer Notre-Seigneur, et demandons-lui, du fond du cœur, de bénir nos pieuses réunions et ces simples entretiens.

I

Prier, m. f., n'est pas ce que pensent certaines personnes, d'ailleurs pieuses, et que je me garderai bien de blâmer aigrement. Ces personnes s'imaginent que la prière consiste uniquement dans la récitation, à haute voix ou à voix basse, de certaines formules imprimées dans les missels, sur des images ou des feuilles volantes. A leur idée, pour prier, il faut remuer les lèvres, prononcer les paroles écrites, les redire distinctement si on les sait par cœur. Cette prière-là, c'est la prière *vocale ;* elle n'est certes pas mauvaise, elle est même bonne, mais ce serait une erreur de croire qu'elle constitue l'essence de la prière.

Elle est bonne, parce que, à l'aide des mots qui élèvent et nourrissent la pensée, elle conduit l'âme

à Dieu. Mais prenez garde ; l'habitude risque de transformer cette récitation en un acte purement machinal. Bientôt, on prononcera des mots dont le sens n'éveillera plus d'écho dans notre esprit.

La vraie prière est autre chose. C'est une élévation de l'âme vers Dieu ; c'est un élan du cœur avec ses sentiments, sa volonté, ses désirs, vers Dieu ; c'est un appel à Dieu, pour lui confier nos soucis, nos sollicitudes, nos intérêts, nos espoirs, nos peines et nos détresses ; c'est, si j'ose m'exprimer ainsi, la ruée de l'être humain vers Celui qui peut tout pour nous. Des mots pourront jaillir sur nos lèvres ; mais la parole n'est pas nécessaire. Une ardeur muette s'exprimera sans formules et en dira plus que toutes les formules, fussent-elles les plus explicites et les plus éloquentes.

La prière est surtout et avant tout un mouvement intime, né au fond de l'âme, jailli en paroles vivantes ou en aspirations informulées, avec cette ferme foi que quelqu'un nous entend.

De là vient la division ou la distinction classique entre la prière *vocale* et la prière *mentale*.

Comme je l'ai dit, la prière *vocale* est bonne. D'abord, elle fut pratiquée dans tous les temps ; elle nous apparaît comme habituelle aux Juifs dans l'Ancien Testament, et Notre-Seigneur nous la recommande lui-même, et même nous la prescrit nettement dans son Evangile. Quand il dit au peuple dans son Sermon sur la Montagne : « Voici comment vous devez prier : « Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié » (Math., vi, 9), et le reste, que vous récitez chaque jour, c'est la prière vocale qu'il prescrit.

La prière vocale est d'ailleurs une nécessité dans la pratique du culte extérieur. Quand le peuple est assemblé dans le temple, pour qu'il s'adresse collectivement à la Divinité, il faut bien qu'il élève la voix et qu'il prononce ou chante des mots, la parole étant le seul moyen de faire communiquer les âmes et de leur faire partager une même pensée. C'est ainsi que dans nos églises, le prêtre récite à haute voix les oraisons et chante la Préface et le *Pater*, afin de suggérer aux fidèles les sentiments sublimes contenus dans ces supplications magnifiques ; c'est ainsi que les fidèles eux-mêmes s'unissent dans les chants des psaumes et des cantiques, ou dans la récitation du chapelet. La prière verbale, dans ces cas, est de rigueur ; elle est même la seule qui convienne, le culte public devenant impossible sans elle.

Mais souvenez-vous-en : cette prière ne serait qu'un vain bruit des lèvres, si elle n'était accompagnée de la prière *mentale*. Si le cœur ne s'associait aux paroles prononcées, il n'y aurait là qu'un acte religieux dérisoire. Cette espèce de psittacisme a toujours été en horreur à Dieu. Il l'a reproché à son peuple par la bouche de ses prophètes ; il l'a reproché aux Juifs par la bouche de son Fils incarné : « Hypocrites, disait Jésus aux pharisiens, Isaïe a bien prophétisé sur vous quand il a dit : « Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi ! » (Math., xv, 8). Quel doit donc être le principal caractère de la prière, pour qu'elle soit une prière vraie et agréable à Dieu ? Notre-Seigneur nous l'a appris au puits de Jacob, quand il a dit à la Samaritaine : « Le temps vient où l'on priera mon Père en esprit et en vérité ! » En *esprit*, c'est-à-dire non plus seulement avec les lèvres ni avec quelque manifestation extérieure que ce soit, mais avec l'âme tout entière. Et en *vérité*, c'est-à-dire dans un sentiment de sincérité absolue et avec une foi tout évangélique.

Toutes les fois que les yeux de notre âme se lèvent vers Dieu, toutes les fois que notre cœur crie vers lui, l'appelle, se confie à lui, se met avec lui en relation de soumission ou d'amour, l'âme prie et Dieu écoute.

Voilà, m. f., la notion de la prière. Un mot bien connu la résume : « La prière est une élévation de l'âme vers Dieu, pour lui exprimer nos sentiments et nos requêtes, c'est-à-dire pour l'adorer, le remercier, lui demander ses grâces et le pardon de nos péchés. » Approfondie et développée, cette définition dit tout.

II

Ainsi comprise, la prière est une grande, belle et douce chose. *Grande*, car elle met les pauvres créatures que nous sommes en rapport et comme en contact avec Dieu.

Il n'est pas d'actes, parmi ceux qu'il est possible à un homme d'accomplir, qui ne soit vulgaire et banal auprès de celui-là. Travail manuel, affaires, relations, les spéculations intellectuelles elles-mêmes les plus hautes, les recherches de la science les plus difficiles et les plus utiles, rien de tout cela n'élève l'homme à la hauteur où le fait monter la prière. Il se met à genoux, il joint les mains, il baisse la tête. Il semble qu'il s'humilie ; il se grandit au contraire. Il se grandit, car le voilà sorti de l'humanité animale et vulgaire ; il se grandit, car le voilà en relation avec quelqu'un qui domine de sa grandeur et de sa majesté tout ce qu'il y a de plus grand sur la terre et dans les cieux. Il se grandit, car, en priant, il n'agit plus en homme, mais en enfant de Dieu. Il déploie, dans cette action de prier, toutes les puissances de son être, intelligence, volonté, sensibilité. Elle le force à se replier sur lui-même sous le regard de Dieu, à se calmer, à se juger, à se modérer, à s'amender. Elle met en jeu toutes ses facultés. Comme on l'a dit avec autant de raison que d'éloquence : « La prière est le plus haut degré qu'une intelligence créée puisse atteindre ; la prière l'élève en haut tout près de Dieu ; elle le place dans le courant des ondes éternelles [1]. »

La prière n'est pas seulement une grande chose ; c'est une *belle* chose. C'est une belle chose, parce que c'est le cri d'une âme qui s'élève vers Dieu dans la confiance et dans l'amour.

Voyez, au surplus, comme ils sont beaux, quelles que soient les lèvres qui les profèrent ou les mains qui les accomplissent, les paroles et les gestes de la prière.

[1] Rettinger, *Apol.*, t. i, p. 302.

Il n'est pas au monde de paroles plus éloquentes, de poésie plus prenante que les formules que la religion nous prête pour traduire les pensées et les sentiments que nous avons, ou que nous devons avoir, quand nous nous adressons au Souverain Maître de l'univers. Je me souviens avoir lu jadis dans les *Poésies Orphiques,* prières rythmées recueillies dans les œuvres des anciens aèdes grecs, et dardées, si je puis ainsi parler, vers le Dieu unique par-dessus la tête des idoles, des invocations qui ne sont ni plus ni moins que sublimes. Mais rien n'égale en beauté nos psaumes et nos oraisons liturgiques. Là, vous trouverez les idées les plus hautes, exprimées dans un langage digne d'elles, les sentiments et les désirs les plus saints proclamés avec des accents d'admirable confiance et d'indicible tendresse. « On y sent frémir toutes les cordes les plus capables de toucher le cœur de Dieu, d'attendrir celui des hommes : tantôt — car c'est l'Eglise qui prie — la noble confiance d'une royale épouse sûre d'être écoutée par son époux ; tantôt les cris émus d'une mère inquiète qui tremble pour ses enfants ; le plus souvent les soupirs, les gémissements tristes et suaves d'une exilée qui s'ennuie loin de son Bien-Aimé et demande la réunion [1]. »

Vue dans sa manifestation extérieure, la prière n'est pas moins belle. Quoi de plus beau qu'un enfant, une femme, un homme, un vieillard en prière ? Est-il attitude plus pathétique ? Est-il plus beau spectacle qu'une famille, père, mère, enfants, en prière, le soir, avant l'heure du repos ? Est-il spectacle plus beau qu'une paroisse réunie dans l'église et suivant avec piété le divin office ? Où trouverez-vous assemblée plus paisible, plus recueillie, plus respectable ? Est-il drame plus beau que ces messes plus solennelles où toutes les splendeurs du culte sont déployées, messes papales à Rome, messes pontificales dans nos cathédrales, quand les orgues modulent leurs puissants accords, quand les chants sacrés s'élèvent sur les ailes des plus douces harmonies, quand les supplications de la foule chrétienne, enfin, revêtent tous les prestiges et tous les charmes de l'art le plus simple et le plus savant ?

Convenez-en donc avec moi, m. f., la prière n'est pas humiliante pour nous, elle ne nous ra baisse pas ; elle nous grandit, et de plus elle nous fait pénétrer dans un monde de beauté.

La prière est enfin, ai-je dit, une *douce* chose... C'est une affaire d'expérience que d'en décider. Un fait certain, c'est que tous ceux qui prient en conviennent. Des grands hommes qui ont parlé de cette élévation de notre âme vers Dieu, j'ai retenu ces beaux témoignages. L'un dit : « Comme l'encens ravive le charbon dans l'encensoir, ainsi la prière ravive l'espérance du cœur. » C'est donc que Gœthe — car c'est lui qui parle — a senti son désespoir s'évanouir et ses espérances refleurir au souffle de la prière. « Il y a des vents brûlants qui passent sur l'âme de l'homme et qui la dessèchent ; la prière est la rosée qui la rafraîchit. » Lamennais qui dit cela, s'est sans doute senti rafraîchi par la prière dans ses brûlantes crises d'orgueil. Il a senti aussi, car il le dit pareillement, que la prière rend le cœur plus léger et l'âme plus contente, l'affliction moins douloureuse et la joie plus pure ; qu'elle est un parfum céleste, fortifiant et doux. Pascal, avant tous ces hommes, avait écrit dans ses *Pensées,* un jour qu'il avait prié avec piété : « Journée de bien-être, de chaleur et de raison : effet de la prière ».

Mais à quoi bon invoquer ces témoignages ? N'avez-vous pas éprouvé vous-mêmes cette douceur de la prière ? Peut-être pas dans vos prières habituelles, trop automatiques souvent ; sûrement dans vos tristesses, vos souffrances, vos désespoirs, vos révoltes ; alors, elle vous a pacifiés, consolés, guéris. C'est dans ces crises que vous en avez goûté la douceur...

* *

J'ai essayé, m. f., de vous donner, dans ce premier entretien, une juste notion de la prière. J'ai tenté en même temps de vous la faire estimer. Croyants et religieux comme vous l'êtes, vous profiterez, je n'en doute pas, des quelques lumières que mon enseignement sur ce sujet si grave vous a apportées. Vous prierez mieux, vous aimerez à prier.

Ma tâche toutefois ne fait que commencer, et j'ai encore, toujours sur la prière, des choses intéressantes et importantes à vous dire. Vous les écouterez avec la même attention et vous en retirerez encore quelque bénéfice spirituel.

En attendant, comme je vous y ai invités en commençant, demandez à Dieu de bénir nos réunions, de disposer nos cœurs à recevoir la bonne parole, d'éclairer et de fortifier nos volontés. C'est sur sa grâce que je compte, pour que soient assurés l'intérêt et le fruit de ces simples instructions. Nous ne cherchons que sa gloire ; cette grâce, il ne nous la refusera pas. Ainsi soit-il.

II

UNIVERSALITÉ DE LA PRIÈRE

Mes frères,

Nous savons ce qu'on entend par la prière. Prier, c'est, comme le dit admirablement notre catéchisme dans une de ces formules condensées qui contiennent tant de choses, « élever notre âme vers Dieu pour l'adorer, le remercier, lui demander ses grâces et le pardon de nos péchés ». C'est un mouvement qui se traduit ou non en paroles, mais qui part toujours du cœur, l'expression d'un sentiment sincère et profond, un arrachement à la terre et un envol vers notre Père céleste, la Trinité sainte, la Vierge, les Anges, les Saints, tout ce monde d'en-haut dont la bonté est toujours prête à nous entendre.

Je veux établir ce soir le fait de l'universalité de la prière, en vous montrant : 1° qu'*on a toujours et partout prié ;* — 2° qu'aujourd'hui encore, bien

[1] Bougaud, *Le Christ et les temps présents*, t. v.

qu'on dise que l'humanité se passe et se passera de religion de plus en plus, *on prie encore partout* sur toute la surface du globe.

Etablir ce fait, ce sera vous dévoiler la source du sentiment qui nous porte à nous adresser à Dieu et, déjà, vous révéler l'obligation où nous sommes tous, de ployer les genoux et de joindre les mains devant la suprême Puissance et la souveraine Bonté.

I

C'est un fait, d'abord, que l'homme *instinctivement* croit en Dieu. « On peut interroger le genre humain : en tout temps, en tous lieux, dans tous les états de la société, à tous les degrés de la civilisation, on le trouvera toujours et partout croyant spontanément à des causes en dehors de ce monde sensible, de cette mécanique qu'on appelle la nature. On a eu beau étendre, expliquer, magnifier la nature ; l'instinct de l'homme, l'instinct des masses humaines ne s'y est jamais enfermé ; il a toujours *cherché* et *vu* quelque chose au delà [1]. » C'est dire que l'humanité a toujours cru en Dieu. Mais elle ne s'est pas contentée d'une sèche et indifférente croyance ; à la pensée de Dieu, elle s'est émue, elle a tendu vers lui toutes ses puissances, elle a prié, attirée vers ce centre de toute vie, comme les plantes vers le soleil.

N'est-ce pas encore un fait que l'homme instinctivement se met en rapport avec Dieu ? « Seul, entre tous les êtres ici-bas, l'homme prie. Parmi ses instincts moraux, il n'y en a point de plus naturel, de plus universel, de plus invincible que la prière. L'enfant s'y porte avec une docilité empressée ; le vieillard s'y replie comme dans un refuge contre la décadence et l'isolement. Chez tous les peuples, célèbres ou obscurs, civilisés ou barbares, on rencontre à chaque pas des actes et des formules d'invocation. Avec transport ou avec tremblement, publiquement ou dans le secret de son cœur, c'est à la prière que l'homme s'adresse en dernier recours, pour combler les vides de son âme ou porter les fardeaux de sa destinée ; c'est dans la prière qu'il cherche, quand tout lui manque, de l'appui pour sa faiblesse, de la consolation dans ses douleurs, de l'espérance pour sa vertu [2]. »

Ce fait est incontestable ; l'homme a toujours cru à un Etre suprême, et toujours l'a adoré et prié.

Il adorait et priait, quand il offrait des sacrifices à Jéhovah ou aux faux dieux de l'Orient, et quand la chair des victimes immolées et les fumées de l'autel se mêlaient aux nuages de l'encens.

Il adorait et priait, quand il se prosternait dans la poussière, le front couvert de cendres, jeûnant pour apaiser l'Invisible Justice irritée.

L'histoire d'Israël est l'histoire d'un peuple en prière, j'allais dire du peuple de la prière ; vous vous en rendez compte en lisant cette Bible où les Patriarches, les Prophètes et les rois apparaissent tous à genoux, les yeux et les bras levés vers l'Eternel.

[1] Guizot, *L'Eglise et la société chrétienne en 1861*, ch. IV.
[2] *Ibid.*

Mais ce n'est pas seulement le peuple choisi de Dieu qui prie. Tous les peuples de l'antiquité se montrent à nous dans la même posture. Nous avons des prières très belles de l'ancienne Egypte. Nous avons des prières très belles de l'Inde ancienne. Nous avons, — j'y faisais allusion dans ma première instruction — des prières très belles de la Grèce que nos esthètes aiment à se représenter comme uniquement occupée de politique, d'éloquence, d'art et de plaisir.

Quand nos savants archéologues découvrent des hypogées, des temples et des tombeaux dans leurs fouilles aux pays autrefois habités par des peuples disparus, — outre que ces monuments attestent déjà par eux-mêmes l'existence d'un culte, — ils trouvent soit sur des briques, soit sur des papyrus, soit sur les murs, peintes ou gravées, des formules d'invocation, de déprécation, de prière enfin. Preuve que les hommes de ces temps lointains priaient comme nous prions.

Il y a plus : la préhistoire atteste que l'homme des cavernes lui-même avait l'idée du surnaturel et se mettait en relation avec lui. Et il en est de nos jours comme dans tous les temps : il y a des temples sur toute la terre, et là où la religion ne suscite pas la prière, c'est la superstition qui la provoque, gri-gri de sauvages, fétiches ridicules des civilisés incrédules.

Vous le voyez : l'universalité de la prière dans le temps et dans l'espace est un fait. Il arrive qu'elle se trompe d'adresse ; elle s'égare ; elle ressemble à ces grands oiseaux migrateurs dont le vol hésite, mais dont l'instinct finit toujours, dans les brumes ou dans les violences de la tempête, par trouver son chemin.

Ainsi toujours et partout, c'est par la prière que les hommes ont manifesté leurs croyances et leurs plus profonds besoins.

Depuis qu'il y a des hommes sur la terre, les hommes se sont toujours sentis dépendants et faibles, toujours ils ont souffert et espéré ; et c'est parce que ce sentiment profond ne les a jamais quittés qu'ils ont toujours regardé en haut et appelé au secours. L'humanité des siècles passés a toujours prié : c'est un fait historique incontesté.

II

J'ai ajouté que, dans nos temps où l'on prétend que la religion s'en va et tend à disparaître, l'humanité prie encore, attachée au culte religieux comme aux anciens jours.

Je sais bien qu'on nous dit que le goût et l'habitude de la prière s'en vont, et que l'antique instinct religieux, s'il existe encore dans le peuple, est du moins singulièrement amorti.

Mais non. « Il y a de nos jours dans le peuple, a dit un homme politique, bien des pères, des mères, des croyants qui se croient incrédules et se moquent fièrement des miracles. Suivez-les dans l'intérieur de leur demeure, dans les épreuves de leur vie ; que font ces parents quand leur enfant est malade, ces cultivateurs quand leurs récoltes sont menacées, ces matelots quand ils flottent sur les

mers en proie aux tempêtes ? Ils lèvent les yeux au ciel, ils prient, ils invoquent cette puissance surnaturelle que vous dites abolie dans leur pensée. » Ainsi la croyance au surnaturel, c'est-à-dire à Dieu, demeure présente et active dans des millions d'âmes, disons dans toutes les âmes, même quand la parole semble la désavouer. Il faut distinguer ici entre le fond et la surface ; à la surface, on doute ou même l'on nie ; au fond, dans l'intime du cœur, dans le secret des profondeurs de la conscience, on croit, malgré soi, d'instinct. « Quel est l'athée qui n'a pas dit : « Mon Dieu ! » au chevet de sa mère mourante ? [1] »

Rappelez-vous ce qui se passa en 1914, lorsque la Grande Guerre éclata. Il suffit que l'on entendît le son du tambour et le tocsin des cloches, et que l'on ait vu partir pour les champs de bataille toute la fleur de la France, pour que, dans cette France qu'on disait déchristianisée, le sentiment religieux se réveillât ardent, puissant, irrésistible, et que, de tous les cœurs, la prière s'élançât, suppliante et unanime.

Conscients de leurs besoins, sentant leur impuissance à obtenir tout ce qu'ils peuvent désirer, exposés à souffrir et souffrant en réalité dans leur chair et dans leur âme, toujours les hommes ont cru que la force et la consolation étaient au-dessus d'eux, en Dieu, et qu'il leur était possible d'arriver à posséder l'objet de leurs désirs par le moyen de la prière. C'est de ce côté que, dans les cas graves et désespérés, s'est toujours tourné leur espoir. Il en est aujourd'hui comme dans tous les siècles.

La prière est un cri de la nature.

Sonnent pour nous des heures désespérées ou exceptionnellement graves, nous sommes forcés par un instinct plus fort que nos préjugés de fléchir les genoux. Des sophistes, à ces heures-là, peuvent venir nous dire : « Pourquoi pries-tu ? Crois-tu que ta prière franchira l'abîme des espaces inaccessibles ? » Nous prions. Ils peuvent nous dire : « Vous n'êtes que des vers de terre, des atomes dans le grand Tout. Comment pouvez-vous croire que Dieu qui est si grand fera attention à votre misère ? » Nous prions, c'est plus fort que nous ! Toi-même, philosophe incrédule, tu prieras, quitte à nier ce que tu appelles une faiblesse, le danger disparu. Volney, un fameux impie de la fin du XVIII[e] siècle, se trouvait sur un vaisseau et allait aborder à Baltimore, quand une tempête effroyable se leva qui se mit à secouer le navire au point que les passagers crurent qu'il allait sombrer. Volney, terrifié, voyant la mort toute proche, se met à réciter l'*Ave Maria*. Un de ses compagnons de traversée qui l'avait vu et entendu ne put s'empêcher de lui poser cette malicieuse question : « Que faisiez-vous donc tout à l'heure ? — On est philosophe dans son cabinet, répondit l'incrédule un peu confus, on ne l'est plus dans la tempête ! »

Quoi de plus naturel, au surplus ? La prière n'est que l'aveu de la faiblesse humaine, la plainte des cœurs où la peine s'est accumulée et déborde, le cri implorant de nos détresses. Il est bien compréhensible, dans ces conditions, l'immense et perpétuel mouvement des âmes inquiètes, l'immense et perpétuel prosternement des générations et des races que la science moderne constate dès les commencements et même par delà les siècles clairement connus par les explorateurs du passé.

Il semble qu'aujourd'hui — plusieurs le prétendent et s'en réjouissent — l'humanité, plus éclairée, plus orgueilleuse, mieux assise dans la sécurité et le bien-être, ne sache plus prier.

Ne vous fiez pas aux apparences.

Il y a des hommes qui ne prient pas, mais ils sont l'exception dans l'humanité. Ne jugeons pas ce qui se passe dans notre pays parfois un peu fou ; regardons le monde. Le monde, villes et villages, n'est-il pas encore rempli de temples ? Ces temples sont-ils toujours vides ? Non, et vous le savez bien.

On prie chez nous ; on prie autour de nous ; nous sommes enveloppés de prières. Sur toute la surface du globe, il y a des maisons de prière, ce sont les monastères et les couvents ; il y a des sanctuaires de prière, ce sont les églises, les chapelles, les oratoires, les demeures des fidèles, les huttes des néophytes en pays sauvages ou barbares. « C'est un concert de voix, un concours de cœurs, qui se répète lui-même sur des lieues et des lieues, les latitudes changeant, Septentrion, Croix du Sud. C'est un cri renvoyé d'un horizon à l'autre, d'une église à l'autre, de la riche à la pauvre, de la neuve à l'antique, à la vénérable, à la vieille [1]. »

Voilà la vérité, m. f. : les hommes ont toujours prié, ils prient, ils prieront toujours, parce que jamais, quoi qu'ils fassent et qu'une idéologie insensée leur promette, jamais ils ne sortiront de leur indigence. L'histoire agitée de notre pays en est une preuve. Nous avons connu des révolutions terribles. Nos églises étaient abattues, les prêtres chassés, assassinés, les cloches fondues, les fidèles dispersés comme un troupeau sans pasteur ; des temps meilleurs s'annonçaient ; des soleils plus tranquilles se levaient ; les temples se relevaient, les prêtres réapparaissaient, les cloches recommençaient à sonner dans les clochers et les tours, les fidèles dispersés se rassemblaient et se retrouvaient unis aux pieds des autels, et la prière reprenait son vol éternel vers Dieu.

L'homme priera toujours, parce que tout l'invite à la prière : la voix de la Création, la voix de l'humanité, la voix de Dieu même, la voix de son cœur, plus impérieuse que toutes les autres voix.

[1] Mot de Proudhon, cité par Allou, Sénat 2 décemb. 1885.

[1] La Chesnaie, *La Croix*, 20 mars 1928. — On prie dans les pagodes et dans les mosquées. On prie chez les infidèles. A Lassa, capitale du Thibet, rapportent les missionnaires, chaque soir, au moment où le jour touche à son déclin, tous les habitants se réunissent dans les principaux quartiers de la ville. Aussitôt des groupes se forment ; on s'assied par terre et on commence à chanter des hymnes lentement et à demi-voix. Puis les voix s'exaltent, montent, et une harmonie religieuse immense plane sur la ville.

L'homme priera toujours, parce qu'il sera toujours soumis à l'épreuve. Après les jours de passion et d'orgueil, il sera frappé dans sa chair ou dans son cœur, la mort lui arrachera ses aimés, une femme, un enfant, et, malgré lui, il appellera Dieu à son secours.

La prière est universelle et éternelle.

Que la connaissance d'un tel fait nous encourage à prier. Quand nous prions, nous accomplissons un acte humain, car l'homme seul prie dans la nature et, en priant, il obéit à son instinct d'être intelligent. Quand nous prions, enfin, nous obéissons à Dieu, comme je vous le montrerai dans notre prochain entretien, et nous attirons sur nous son regard et ses bénédictions — lesquelles je vous souhaite, en terminant, de toute mon âme. Ainsi soit-il.

III

LE COMMANDEMENT DE LA PRIÈRE

Mes frères,

Nous savons en quoi consiste la prière ; nous savons qu'elle est universelle, parce qu'elle est un cri de la nature. Je voudrais vous démontrer aujourd'hui qu'elle est un devoir, parce qu'elle nous est recommandée et commandée par Dieu même, et parce qu'elle est pour l'homme une fonction naturelle et vitale.

Vous comprendrez, par ce que je m'apprête à vous dire, que prier n'est pas seulement un acte religieux facultatif, soumis à la fantaisie, que nous ayons le droit de décliner ou même seulement négliger. Prier, c'est un devoir strict : la prière est une dette qu'il faut acquitter, sous peine de manquer aussi bien aux préceptes de la raison qu'aux prescriptions les plus certaines de la foi, car, d'une part, Dieu nous ordonne de prier, et, d'autre part, la raison elle-même nous y oblige.

I

Dieu, m. f., veut que les hommes prient.

Il le veut, et nous en sommes sûrs, parce qu'il a mis en nous, dans notre nature humaine, l'instinct et le besoin de la prière. Mais il y a encore une autre raison : c'est que, selon l'expression reçue, il nous en a fait un *commandement* exprès.

Il nous donne ce commandement dans la première des prescriptions du Décalogue. Il l'a inscrit en première ligne sur la pierre où il a gravé ses volontés de son doigt de feu : « Un seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement. »

C'est là un ordre, l'ordre d'adorer Dieu et lui seul, et de l'aimer par-dessus tout. Or, cette adoration et cet amour de Dieu ne peuvent se manifester que par la prière. Il s'ensuit donc que nous sommes obligés de prier en vertu d'un commandement.

Si je parcours les Ecritures, j'y trouve l'écho de cette grave injonction.

Je lis dans un psaume : « *Subditus esto Domino et ora eum*. Sois soumis au Seigneur et adresse-lui ta prière. » (Ps. XXXVI, 7).

Je lis dans l'Ecclésiastique : « *Non impediaris orare semper*. Tu ne cesseras jamais de prier. » (XIII, 22).

De ces textes impératifs, on en trouverait d'autres ; mais la volonté de Dieu relativement à la prière ne se révèle pas seulement dans la Sainte Ecriture ; elle éclate aussi et surtout dans la vie et la conduite de tous les personnages que la Bible dresse sous nos yeux. Patriarches, Prophètes, Rois, tous ils élèvent leurs bras et leurs cœurs vers Dieu. Ces hommes ont formulé les prières les plus pures, les plus ardentes, les plus poignantes qui soient sorties de l'âme et des lèvres humaines. C'est qu'ils savaient que Dieu veut être sollicité et que la prière, en certaines circonstances, est le seul moyen de le toucher et de le forcer à intervenir dans nos pauvres destinées.

L'Evangile, d'un autre côté, n'est pas moins pressant que l'Ancien Testament. Notre-Seigneur nous a commandé et recommandé, combien de fois ! de nous adresser à Dieu son Père, de recourir à sa puissance et à sa bonté, de le prier, en un mot. Les textes de l'Evangile sont aussi nombreux que positifs.

« Demandez, dit Jésus, et vous recevrez ; cherchez et vous trouverez ; frappez et l'on vous ouvrira. Si vous, qui êtes mauvais, vous ne refusez pas à vos enfants les biens qui leur sont nécessaires, combien plus votre Père céleste accordera-t-il ses dons, et même son divin Esprit, à ceux qui le lui demanderont ! » (Luc, XI, 13).

Notre-Seigneur nous dit encore : « Jusqu'à présent vous n'avez rien demandé en mon nom ; demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit parfaite. (Jo., XVI, 24). — Priez, et ne vous en lassez jamais. C'est un devoir de toujours prier et de ne jamais y manquer. » (Luc, XVIII, 1). Il va jusqu'à nous donner une formule de prière, ce *Notre Père qui êtes aux cieux*, qui est la supplication la plus parfaite et qui enveloppe, dans ses quelques lignes, tous les besoins de l'âme et de l'humanité.

« Veillez et priez, » dit-il encore à ses apôtres, la nuit de Gethsémani. Et quand il est sur la route du Calvaire, aux saintes femmes qu'il voit pleurer sur son passage, émues des douleurs et des outrages dont elles sont les témoins, il leur recommande pareillement de prier.

Jésus commande et recommande la prière ; ses apôtres ne manquent pas d'en rappeler aux fidèles l'obligation sainte. « Soyez prudents et vigilants dans la prière, » dit S. Pierre (I Petr., IV, 7). « Priez avec instance, » dit S. Paul. (Rom., XII, 12). « Priez et suppliez en esprit, et cela sans cesse, » dit-il encore. (Eph., VI, 18). Et il insiste : « Ne vous inquiétez de rien, sinon de présenter à Dieu vos prières, vos supplications et vos actions de grâces. » (Philip., IV, 6).

Le commandement, vous le voyez, est clair. La conséquence s'impose : la prière nous étant commandée par Dieu, elle est un devoir. D'où il suit que celui qui ne prie jamais désobéit à Dieu, et par conséquent est coupable.

Mais je vais plus loin.

II

Alors même que Dieu ne nous aurait pas fait un commandement de la prière, nous devrions le faire quand même, parce que, ai-je dit, prier est une fonction naturelle et vitale, réclamée par la raison.

C'est une fonction naturelle, la propre fonction de l'homme, ne le comprenez-vous pas ? L'univers, comme nous-mêmes, est l'œuvre de Dieu. Tous les règnes de la nature lui doivent l'existence ; le minéral, le végétal, l'animal, la terre avec ses montagnes, ses vallées, ses plaines, ses fleuves et ses mers, et tout ce qu'elle porte dans et sur ses flancs, le ciel avec son soleil, ses astres et tout le complexe et incommensurable système des constellations, toute cette Création magnifique devrait élever vers son auteur l'hymne de son adoration et de sa reconnaissance. Or elle est muette. Elle n'a du reste ni âme ni pensée, et si des voix sortent de son sein, voix des brises et des tempêtes, voix des nues rugissant leur tonnerre, voix des flots au bord des mers, voix des ruisseaux sur les cailloux de leur lit, voix des bêtes et des oiseaux auxquelles nous prêtons parfois un sens, en réalité ces voix n'ont aucune signification d'idées intellectuelles. Il n'y a dans ce vaste monde que l'homme, et l'homme seul, qui jouisse d'une intelligence et soit capable d'exprimer l'adoration et la reconnaissance que l'universalité des êtres, vivants ou non, doit à Celui dont la puissance et la bonté les maintiennent dans l'être après les avoir tirés du néant. En somme, m. f., l'univers n'a qu'une voix qui puisse parler à Dieu, et c'est la nôtre. De là cette très visible intention de la nature : c'est la voix de l'homme qui montera vers Dieu pour le reconnaître, elle qui le bénira et le louera pour tout ce qui existe.

La nature est un temple bâti par Dieu, et dont les proportions et la beauté racontent sa gloire. Dans ce temple, il y a un prêtre, et ce prêtre c'est l'homme. Partout, dans ce temple, des marques d'une grandeur, d'une bonté, d'un amour indicibles ; le prêtre, saisi d'une crainte sacrée, d'une admiration sans bornes, d'une reconnaissance éperdue, devra tomber à genoux, pour louer et glorifier le Seigneur.

Ce geste, dès que l'homme réfléchit, il se sent forcé de l'accomplir. Il ne le peut que par la prière, et c'est ainsi que la prière n'est qu'un juste et nécessaire hommage au Créateur.

Ai-je tout dit ? Non, pas encore.

En priant, m. f., nous ne sommes pas seulement des interprètes de l'univers insensible et muet, nous remplissons aussi une fonction que j'ai qualifiée de *vitale*. Prier, c'est aspirer la lumière, comme la fleur qui boit les rayons du soleil. Prier, c'est respirer l'air qui convient à l'âme et qui la vivifie : il n'y a pas pour nous de vie d'âme sans prière, car notre âme ne vit que par ses relations avec Dieu. L'âme qui n'a aucun rapport avec Dieu est une âme matérialisée qui ne se distingue qu'à peine des êtres sans raison qui l'entourent, de la pierre qui ne se meut point, de la plante qui ne sent point, de l'animal qui ne pense point. Fût-elle pourvue des dons les plus rares, eût-elle en partage la science, le talent, le génie, elle est pareille à un oiseau sans ailes, impuissant à monter dans l'azur et à en aspirer les souffles purs et vivifiants. Elle est inerte ou, tout au plus, végète !

Qui prie mal vit mal ; qui ne prie pas, ne vit pas. De là, une autre source d'obligation, obligation purement individuelle, mais d'autant plus pressante. Nous devons vivre en hommes ; or nous ne le pouvons si nous ne prions pas. Nous avons à ce point de vue encore le devoir de prier.

« Un malheureux qui nie la prière, écrit avec quelque vivacité un penseur contemporain, est un aveugle, un affreux ingrat, qui respire à toute seconde le bienfait divin. Cette méconnaissance est peut-être le dernier degré de l'imbécillité, scientifique ou non, des modernes [1]. » Durement exprimé, mais vrai !

Donc, m. f., nous avons le devoir de prier ; Dieu et notre nature veulent que l'homme prie ; Dieu et notre nature voudront éternellement qu'il prie, et il priera dans le ciel comme sur la terre, à jamais. La félicité des élus n'est, au fond, qu'une adoration perpétuelle où les Saints et les Anges éclatent en cris d'admiration, d'adoration, de louange, de joie, de reconnaissance et surtout d'amour. Ainsi en sera-t-il dans la continuité du jour éternel, parce que la prière est le ministère de l'homme et son indispensable devoir.

N'oublions jamais cela. Prions, puisque Dieu le veut. Prions, puisque notre nature le veut. Prions, puisque Notre-Seigneur le veut. Soyons les interprètes du monde qui ne prie pas. Pardessus tout, allons chercher la vie de notre âme à sa source qui est Dieu même.

Malheur à celui qui ne pense jamais à Dieu, qui n'élève jamais son cœur vers lui, qui ne le prie jamais ! Il n'accomplit ni son devoir d'homme, ni son devoir de croyant, ni son devoir de chrétien. Il est infidèle à la première de ses fonctions, et il appelle sur sa tête le châtiment des mauvais serviteurs. Heureuse, au contraire, l'âme sincèrement croyante et pieuse : Dieu l'écoute, elle est son amie ; il la recevra un jour dans le ciel, où toute la vie des élus n'est qu'une prière constante et pleine de délices. Ah ! puisse cette vie, m. f., être la nôtre quand nous aurons quitté cette terre ! Ainsi soit-il.

AUX ENFANTS DE MARIE

LXXI

LA MAUVAISE LECTURE

La lecture joue un rôle important dans notre vie morale. Nous devons donc dans les productions, trop souvent malsaines, de la littérature actuelle, faire un choix dicté par la prudence.

[1] J.-L. Barat.